

Sylvestre entre en scène : alors Scapin, au milieu du tréteau, s'incline avec beaucoup de grâce, introduisant Sylvestre : « *Voici l'homme dont il s'agit.* »

Argante pousse un petit cri, et comme Scapin traverse de biais vers la face jardin, il traverse rapidement à petits pas pressés le tréteau de droite à gauche pour se réfugier derrière Scapin dont il saisit la basque. Sylvestre a monté l'escalier du fond à grand bruit de bottes et d'éperons. Il se campe avec une sorte de grognement qui fait qu'Argante se recroqueville. »

Jacques Copeau, *Les Fourberies de Scapin*,
Le Seuil, 1951 (coll. « Mises en scène »).

ACTE II SCÈNE 7

REPÈRES

- **La mission de Scapin.** Cette scène est parallèle à la précédente. Ici, Scapin doit soutirer à Géronte cinq cents écus. Son intérêt viendra du parallélisme comique que le spectateur fera entre les deux scènes, de la différence de traitement entre les deux vieillards ainsi que de leurs différentes réactions.
- **La transition :** « *Et un. Je n'ai qu'à chercher l'autre. Il me semble que le Ciel, l'un après l'autre, les amène dans mes filets.* » Le mot « *filets* » semble bien le plus important de cette dernière réplique.
- **La situation.** Géronte, un vieil avare, est le père de Léandre qui, pour secourir son Égyptienne dont il est amoureux, a besoin avant deux heures de cinq cents écus.

OBSERVATION

- **Les didascalies du début de la scène :** « *feignant de ne pas voir Géronte* » ; « *à part* » ; « *même jeu* » ; « *courant derrière*

le théâtre, sans vouloir entendre ni voir Géronte » ; « *courant après Scapin* » ; « *même jeu* » ; « *arrêtant Scapin* ». Ces didascalies ont une fonction comique ; elles sont entièrement conventions ou artifices théâtraux (deux personnages se courent après, l'un étant quasiment aveugle). Les didascalies des lignes 131 à 165 ont une autre fonction : elles sont des jeux de scène destinés à faire rire mais elles s'appuient sur une réalité moins artificielle, plus psychologique : Géronte ne veut pas lâcher son argent car il est avare et n'a confiance en personne dès que l'argent est en cause.

- « *C'est à vous, Monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse* » : Scapin joue sur l'amour paternel et sur l'amour de l'argent de Géronte, deux sentiments qu'il sait – avec les spectateurs – tirer le vieillard. Son ton est forcément hypocrite car il sait que Géronte ne serait pas long à préférer son argent à son fils, s'il ne le mettait en condition de préférer l'inverse. D'ailleurs, il joue sur la honte de Géronte lorsqu'il dit : « *il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père* » (l. 113-114).

- « *Que diable allait-il faire dans cette galère ?* » : la phrase est célèbre, Géronte la répète sept fois (plus, une fois, « *Maudite galère* »). Cette répétition provoque le rire des spectateurs.

- **Les solutions avancées par Géronte :**

1. Il va envoyer la justice contre le Turc.
2. Scapin se constituera prisonnier à la place de Léandre.
3. Scapin ira vendre des hardes pour payer la rançon.
4. Il donne enfin l'argent qu'il vient de recevoir.

- **La longueur des répliques de Géronte.** Elles sont tout d'abord elliptiques, puis répétitives (« *Que diable...* ») ; ensuite, après quelques répliques plus longues (« *Tiens, Scapin...* »), elles redeviennent courtes. En fait, Géronte ne s'étend que lorsqu'il argumente pour ne pas donner l'argent demandé. Il se renferme ensuite dans une expression laconique.

- **L'avarice de Géronte.** La fin de la scène et ses didascalies sont, sur ce point, exemplaires. Cette passion est en fait une « manie » au sens grec du terme (folie). Tout doit s'y ranger. Géronte en oublie même ses sentiments humains les plus élémentaires, et il faudra l'insistance de Scapin pour qu'il se les rappelle.

INTERPRÉTATION

- **La deuxième fourberie.** Scapin soutire cinq cents écus à Géronte en lui faisant croire que son fils va être embarqué sur une galère pour être vendu comme esclave en Alger, sauf rançon. Scapin n'entreprend pas Géronte de la même façon qu'Argante : avec Argante, il a besoin d'un comparse pour faire croire à la véracité de son histoire ; avec Géronte, seuls les mots lui permettent d'opérer. Bien que les deux fourberies soient parallèles, elles ne reçoivent pas le même traitement : il faut deux scènes pour convaincre Argante, une seule pour circonvenir Géronte.
- **Le comique de cette scène** repose essentiellement sur la répétition (« *Mais qu'allait-il faire dans cette galère ?* »). Autour de ce comique, quelques procédés de la farce sont mis en avant par Molière, la technique du dialogue de sourds au début, un ton volontiers moralisateur, le comique visuel à la fin de la scène et le comique de caractères (Géronte étant conforme à sa définition d'avare). En fait, Molière réussit son pari de faire rire le spectateur car il utilise toutes les ressources de la farce dans un ordre différent selon les scènes et selon chaque moment de chaque scène.

COMPLÉMENTS SUR LA MISE EN SCÈNE

- Voici des informations que nous livre Jacques Copeau sur la mise en scène.

« **Scapin face à Géronte (II, 7).**

Un jeu de scène comique

Scapin tourne d'abord autour du tréteau sur la scène. Géronte qui est sur le tréteau se porte vers lui en plusieurs directions.

Puis, renonçant à attirer l'attention de Scapin, il descend au proscenium, par l'escalier de la face cour. Alors Scapin remonte sur le tréteau par l'escalier de la face jardin. Il s'apprête à redescendre cour, et se heurte enfin à Géronte (tout cela à régler sur place).

“*Ah ! Monsieur...*” Il remonte les deux marches qu'il avait descendues. Il s'agite, il est éperdu et parle d'une voix entrecoupée. Il remonte en biais vers le coin jardin-lointain du tréteau. Géronte le suit. Toutes ces interjections très rapides, les unes sur les autres.

Le récit de Scapin

Scapin redescend vers le milieu du tréteau, face ; Géronte piétine à ses côtés. Scapin commence son récit. À chaque digression nouvelle, il marque une émotion plus forte. “*et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.*” Il s'allonge sur cette phrase, et pleure, s'affalant sur l'épaule de Géronte, le corps remué de sanglots.

Géronte ahuri fait sauter la tête de Scapin sur son épaule : “*Qu'y a-t-il de si affligeant ?*”

Scapin renifle, avale sa salive, se tamponne les yeux de ses deux poings, et d'une voix changée, naturelle : “*Attendez, Monsieur.*” La suite, rapide et net.

Un cas de conscience pour Géronte

Un jeu de scène révélateur : “*Va, va vite...*” Géronte s'est éloigné vers l'escalier de côté (jardin). Scapin est resté en place. Géronte se retourne vers lui avec un petit geste qui le congédie. Puis il reprend sa marche.

Scapin fait de grands pas, puis une glissade qui rattrape Géronte et leur colloque a lieu sur le bord de l'escalier du jardin, Géronte ayant descendu la première marche. Corps à corps rapide.

“*Mais enfin il faut se rendre...*” : Géronte, saisit la bourse, l'élève entre ses doigts, la contemple, la laisse tomber dans la main de Scapin en disant sur le ton du « de profundis » son dernier “*Que diable allait-il faire...*”, puis rageusement descend l'escalier en tapant des pieds. Il sort.

En parlant, resté seul, Scapin jongle doucement avec les deux bourses qu'il remet dans ses deux poches sur les derniers mots. »

Jacques Copeau, *Les Fourberies de Scapin*,
Le Seuil, 1951 (coll. « Mises en scène »).

ACTE II SCÈNE 8

REPÈRES

- **La situation** : les deux fourberies précédentes ont réussi. Scapin a pu récupérer deux cents pistoles pour Octave et cinq cents écus pour Léandre.
- **Les rapports entre Scapin, Octave et Léandre.** Après quelques scènes de friction entre Scapin et Léandre, l'entente est cordiale dans le groupe de la jeunesse.

OBSERVATION

- **La longueur de la scène.** Elle est très courte et fait figure de conclusion de l'acte. Elle couronne le triomphe de Scapin.
- **Les parallélismes de situation.** Ce sont les situations de Léandre et d'Octave.
- **Les procédés dramatiques.** Pour introduire une différence dans le traitement des deux intrigues, Molière utilise des jeux de scène. Tout d'abord Scapin s'adresse à Octave, ensuite à Léandre qui, déçu, désire se retirer. Face à la joie d'Octave traduite par les points d'exclamation (« *Ah ! que tu me donnes de joie !* »), les phrases déclaratives de Léandre marquent la désillusion du jeune homme. En fait, Scapin est cruel